

*Le hors programme imposé ? Transmettre la guerre en salle de classe
en janvier et novembre 2015*

09/11/2022 | Emmanuel SAINT FUSCIEN, directeur d'études à l'EHESS

L'enseignement des guerres est une question centrale car l'école est censée conserver une dimension préventive : prévenir les violences des effractions guerrières. Le futur projeté doit marquer un progrès par rapport au passé.



Or, les attentats de janvier et de novembre 2015 sont venues bouleverser cela, tout en ré-inscrivant l'institution scolaire tout entière dans un imaginaire de guerre.

La séance a porté que ce qu'il s'est agi de voir dans ce qui a été transmis sur les guerres ou de la guerre justement quand il n'y avait pas de programme. Les attentats ont été « hors programme », littéralement. En janvier 2015, cela s'est passé sans instruction académique ; les enseignants ont pris l'événement qui surgissait, l'événement venant perturber la relation pédagogique. Avec plus d'anticipation en novembre 2015.

Du point de vue du thème de la guerre enseignée, ces deux dates ont été décisives d'une forme de pédagogie inventée, déployés dans les salles de classe, autour de la guerre.

On a eu le sentiment et la présence d'une guerre **possible**, en train d'advenir mais aussi d'une guerre **en cours**, qui a été ressentie par les acteurs du monde scolaire, plus encore en

novembre qu'en janvier. Comme dans toute l'histoire des rapports entre l'école et la guerre depuis le début du XXème siècle, on associe les élèves au deuil de la nation : c'est une pratique en lien avec la culture de guerre.

La guerre percute les mondes scolaires, elle les bouleverse, alors même que ces mondes scolaires sont soumis à une critique sociale massive et inédite. Ces critiques ont ignoré ce que la guerre fait à l'enseignement, à la transmission :

Ainsi, au lendemain du 11 janvier, le ministère révèle qu'il y a eu 200 incidents sur la minute de silence. Or, le 14 janvier, ressort le premier numéro de Charlie post attentat. Ce nombre d'incident aurait pu apparaître insignifiant au vu des 12 millions d'élèves. Or, il provoque un séisme : l'école est rendue responsable d'un déclin général de l'éducation face aux

empiètements d'un islam radical. Une commission d'enquête sénatoriale est chargée d'enquêter et d'auditionner les acteurs. La conclusion est nette, tranchée, sans nuance : l'école serait en faillite, gangrénée par l'islamisme radical.

Or, cette crise, cette panique morale s'est déployée sans que personne ne tente non seulement au moins une pesée du phénomène, une description de l'institution, alors que cette dernière a été submergée par les critiques. C'est dans ce contexte qu'Emmanuel Saint-Fuscien a mené des entretiens avec 76 enseignants du 1^{er} et 2nd degré ; et des questionnaires écrits pour 158 élèves.

Les témoignages sont nombreux des élèves qui disent « on se croirait en guerre », « la guerre, c'est chez nous maintenant » : on a bien un sentiment infantile de violence rabattue vers la guerre. On peut aussi interroger la prégnance de l'émotion qui donne ce souvenir souvent dit des larmes des enseignants, où se mêlent l'embarras et la surprise car les élèves n'imaginent pas que leur enseignant puisse pleurer. En novembre, en revanche, les élèves rendent compte de larmes partagées.

Le fait est que les morts de Charlie Hebdo étaient dans une proximité culturelle avec les enseignants, alors qu'ils étaient parfaitement inconnus des élèves de collèges, de lycée, et encore plus des enfants issus de milieux populaires. Cet événement marque une rupture générationnelle.

Tous rendent compte aussi de peur mêlée : peur des enseignants, des élèves, peur des autres, peur de mal faire, peur de se tromper, peur des amalgames, peur des familles.

Émerge un impératif institutionnel de transmission face à cette épreuve. Ainsi, les autorités imposent après chaque guerre une modification des programmes, on transforme aussi la pédagogie, on se donne la paix comme horizon d'attente, mais à travers un imaginaire de guerre.

Mais ici, les enseignants mobilisent leurs propres ressources car c'est ***hors programme*** : la séquence pédagogique devient une réponse finalement sur la guerre mais dans un ***hors programme imposé***. Les ressources en ligne ne plaisent pas toujours ; une professeure témoigne du cheminement qui l'a conduite à choisir, plutôt que des ressources institutionnelles dans lesquelles elle ne se retrouvait pas, une lecture en classe de passages extraits du roman Le quatrième mur de Sorj Chalandon, sur la guerre au Liban.

Finalement, les pratiques pédagogiques se sont reconstruites autour de la transmission de la guerre.
